

« Je suis d'une tribu qui nomadise depuis toujours dans un désert aux dimensions du monde. Nos pays sont des oasis que nous quittons quand la source s'assèche, nos maisons sont des tentes en costume de pierre, nos nationalités sont affaire de dates ou de bateaux.

Seul nous relie les uns aux autres, par-delà les générations, par-delà les mers, par-delà le Babel des langues, le bruissement d'un nom... Origines. »

Amin Maalouf

Habiter et enseigner Babel

L'enseignement de la langue française dans le contexte des Unités pédagogiques pour élèves allophones arrivants (UPE2A, ex-CLA), confère à cet apprentissage non seulement un évident caractère d'urgence mais aiguise aussi probablement sa dimension « critique » (dans les différentes acceptions du terme : de crise, de risque et de contestation). Inscrit dans les « marges » du système, il pourrait néanmoins nous apprendre beaucoup grâce au regard « décalé » qu'il offre sur l'institution. S'y cristallisent de multiples enjeux et défis dont la plupart tournent autour de la question de la langue : langue instrumentale du quotidien, langue des rêves d'intégration, langue de la norme scolaire mais aussi langue d'accompagnement vers les chemins de l'égalité et de l'émancipation.

Pendant un an – selon les recommandations officielles – à raison d'au minimum une douzaine d'heures par semaine, les élèves primo-arrivants accueillis en collège, se voient proposer un enseignement spécifique qui accompagne celui qu'ils suivent en parallèle dans une classe de rattachement. Lorsque leurs camarades sont en histoire, en sciences ou en LV 2, ces élèves rejoignent « l'atelier francophone » - intitulé adopté dans mon collège lorsque les classes d'accueil sont devenues des UPE2A, sigle plus « juste » pour les initiés mais parfaitement opaque pour les élèves et leur famille. À la fameuse citation de Camus qui écrivait que « mal nommer un objet, c'est ajouter au malheur du monde », il faudrait ajouter que lui donner un nom indéchiffrable, c'est aussi exclure du monde celui qui ne le comprend pas.

La langue comme moyen et comme finalité

Le travail dans, avec et sur la langue structure bien entendu le temps et les travaux des élèves de l'atelier. Quatre pôles se superposent, se complètent et se répondent : la compréhension orale, la compréhension écrite, la production orale et la production écrite. Si elle est au cœur de tous les apprentissages, l'entrée dans la langue ne saurait cependant s'opérer sans un travail spécifique sur l'émergence du collectif. Un collectif qui n'est ni celui de l'âge (les élèves sont issus de tous les niveaux du collège) ni celui de l'emploi du temps (à chaque heure certains rejoignent leurs camarades quand d'autres les quittent) ni celui du niveau (des élèves non scolarisés antérieurement ne sachant ni lire ni écrire côtoient des élèves d'un excellent niveau scolaire) ni celui des parcours (regroupement familial, demande d'asile politique, migration économique, etc.) ou des origines géographiques. L'individualisation extrême qui, au regard des effectifs (15 élèves au maximum en même temps, souvent moins) est « presque » à portée de main, se révèle pourtant un leurre. On n'apprend pas seul, on apprend avec d'autres et par les autres... Reste, pour activer l'indispensable dynamique de groupe, la communauté « de destin », celle qui se constitue autour de l'apprentissage de la langue française et de sa maîtrise pour se réaliser dans et en dehors de l'école. Le conseil de l'atelier francophone, réunion d'organisation hebdomadaire (présentée dans un précédent article des *Cahiers pédagogiques*, n° 489, mai 2011), relève de cette idée que si la langue est la finalité, elle est aussi le moyen. C'est par elle que se construit le collectif dans toute sa diversité et c'est finalement parce que tous la partagent, même de façon encore maladroite ou imparfaite, qu'elle va nous permettre de travailler et de vivre ensemble. On n'en finit pas de vouloir reconstruire Babel !

Des rites autour de la langue

Une langue, pour quoi faire ? Pour se dire et dire le monde, c'est le principe du rituel du « Quoi de neuf ? » qui ouvre la journée. Trois minutes pour que les volontaires partagent leur quotidien, leur vie dans et hors de l'école. Questions sur l'emploi du temps, sur les documents distribués en classe ou récit d'une visite, d'une bagarre, d'une insulte, présentation d'une fête tamoule ou du dernier film visionné, résultat du match de foot ou du championnat de lutte sénégalaise... Un moment d'échanges, avec ses questions-réponses, qui se prolonge par la mise à l'écrit de ce qui a été dit ou bien – dans l'esprit du texte libre – de tout autre chose. Cette production sera ensuite lue au groupe et, si le temps le permet, revue collectivement (pour la syntaxe et l'orthographe).

Une fois sur deux, le « Quoi de neuf ? » fait place au « mot du jour ». Un Pendu pour débiter la journée : exercice de phonétique en action (prononcer correctement toutes les lettres de l'alphabet et surtout se faire comprendre par celui qui place ces lettres au tableau, voilà qui n'est pas évident... le tout dans un silence concentré pour relever le défi !). Derrière les mots, choisis par le professeur, il y a toujours un projet, une idée. On flirte avec la pédagogie de la conscientisation chère à Paulo Freire : dire, lire, découvrir son milieu pour se l'approprié et peut-être le changer. Noté au revers d'un long rouleau de papier peint fixé aux murs de la classe, chaque mot est archivé – en grand et en couleur – et donne à lire la mémoire du groupe, de nos projets et de nos questionnements.

De par nos parcours chaotiques, nous avons aussi appris que les frontières sont là pour être traversées, alors nous avons décidé de franchir celles de la classe, petit à petit, pour partir un peu à la (re)conquête du monde. Celui de l'établissement, d'abord, du palier où se trouve la classe et que les autres élèves du collège fréquentent aussi. On y affiche, avant chaque vacances, nos travaux : sur nos langues, nos alphabets, nos poèmes, nos drapeaux (ou ceux des autres !) et leur histoire, nos traditions ou nos monuments. Pour savoir où l'on va il faut aussi savoir d'où l'on vient. Cet affichage dans les couloirs que la plupart des établissements ne considèrent que comme des lieux de passage ou d'attente les métamorphose en territoires d'expression mais aussi d'apprentissage et de culture (la palme du succès : le panneau des « bonjours » écrits dans une cinquantaine de langues devant lequel les élèves du collège se pressent en attendant l'arrivée de leur professeur). Cette initiative, qui date de cette année, ouvre des perspectives pour prendre du pouvoir sur son milieu. Au lendemain des attentats de *Charlie Hebdo*, l'équipe du collège s'en est inspirée pour conquérir de nouveaux espaces d'expression pour les élèves et lancer un concours « 10 mots » dans lequel chaque classe, à tour de rôle, travaillera sur les dix mots proposés et exposera dans différents lieux de l'établissement les productions.

Ces différentes activités partent toutes du principe que si l'on veut parler, il faut avoir quelque chose à dire, mais aussi que pour avoir envie de le dire, il faut être écouté. Pédagogiquement, c'est aussi le constat que la succession d'exercices d'orthographe ou de grammaire, les leçons artificielles du manuel, ne peuvent répondre à cette attente. L'histoire même des classes d'accueil peut être lue comme une lente prise de conscience que ce n'est pas en classe que se joue nécessairement l'apprentissage de la langue mais avec les copains ou dans le bain linguistique (de la rue, de la cour, des enseignements suivis dans la classe de rattachement, etc.). Le FLE (français langue étrangère, où la langue était enseignée comme les autres langues vivantes au collège, c'est-à-dire déconnectée du quotidien linguistique de l'apprenant à qui l'on enseigne par exemple l'anglais dans un pays où l'on parle français) a cédé la place au FLS et Flsco (Français langue seconde – qui vient s'ajouter mais sans la remplacer à la ou aux langues maternelles ; Français langue de scolarisation). Sans y perdre la manie des sigles mystérieux, on y a gagné en cohérence avec le réel ; on y a aussi renversé la perspective pédagogique, ne faisant plus du cours de langue l'unique lieu d'apprentissage mais le moment d'un retour réflexif sur les usages et les codes. Cela rend aussi possible « l'accueil » des autres langues, celles des origines (et pour le coup le choix « d'allophone » plutôt que « non-francophone » est une avancée). Un enjeu majeur popularisé par le film *La Cour de Babel* que la question de l'identité traverse. Identités religieuses, dont les manifestations sont nombreuses (quand

la professeure demande d'apporter un objet cher, défilent un foulard, une Bible et un Coran, mais aussi dans la scène où, à une élève en colère, l'enseignante rappelle que « Dieu, il n'est pas dans la classe ») mais surtout identités culturelles qui peuvent donner un sens et un lien entre la vie ici, aujourd'hui, et celle d'hier, là-bas. BD, musique, chant et cinéma, le film a mis en lumière l'incontournable richesse des arts quand parfois les mots viennent à manquer. Dans notre atelier francophone, une place importante est donc donnée à ces formes d'expression : une heure par semaine pour explorer une œuvre (l'œuvre de la semaine) et une autre consacrée à la projection et à l'étude d'un film.

Des évolutions prometteuses mais aussi inquiétantes

L'organisation des structures d'accueil a connu ces derniers temps de nombreux bouleversements qui ne se limitent pas au seul changement de nom. La réaffirmation qu'il s'agit de dispositifs et non de classes ou de structures fermées a confirmé le principe d'inclusion sans malheureusement prendre en compte la nécessité de mettre en place des outils pour permettre la liaison entre les enseignants ayant en charge les élèves. Dans mon établissement, l'instauration de 2 heures de permanence afin de rendre possible une véritable concertation et travailler autrement qu'entre deux portes avec les collègues est devenue incontournable pour faire le point, réfléchir à l'adaptation des modalités d'évaluation, travailler sur les contenus, etc.

D'autre part, en multipliant les contraintes d'inclusion obligatoire (au cours d'EPS, de musique et d'Arts plastiques, qu'auparavant les élèves devaient obligatoirement suivre, on a ajouté les mathématiques, la LV 1 et la techno), le système a perdu en souplesse au risque de voir l'administratif prendre le pas sur le pédagogique en réduisant le nombre d'heures qu'un élève peut effectivement suivre en UPE2A. Quant à la mise en place du DELF (Diplôme d'étude de la langue française) elle nous menace de sombrer dans le bachotage. D'autant que ce diplôme réduit la maîtrise de la langue à sa seule dimension instrumentale, même dans la déclinaison soi-disant « scolaire » de l'épreuve. Cette introduction - bien dans l'air du temps - de processus d'évaluation standardisés ne rend pas compte du vécu et des objectifs des familles et des élèves pour qui l'enjeu reste d'accéder à l'école, aux savoirs et à une formation (question cruciale pour celles et ceux qui arrivent en 3e).

La circulaire de 2012 propose néanmoins des avancées. Ainsi, la recommandation faite aux enseignants de partager leur temps de service entre l'UPE2A et une classe ordinaire (la plupart des enseignants sont professeurs de lettres) évite la spécialisation et permet une vision plus pointue de ce qui est attendu en classe ordinaire. Elle peut aussi contribuer à l'évolution de nos pratiques. Avoir fait l'expérience d'une absolue hétérogénéité en UPE2A invite à ne plus considérer l'uniformité comme seule réponse ou horizon à notre enseignement.

Le travail en classe « ordinaire » en tire profit : en considérant les élèves et leur diversité comme une richesse et un tremplin pour le travail en classe, mais aussi dans l'habitude de travailler en lien avec les autres disciplines. La pratique « évidente » du travail en équipe dans le cadre de l'inclusion donne des réflexes utiles dans d'autres contextes. Quant à l'enseignement du français, il se nourrit d'une compréhension plus fine des difficultés, une meilleure connaissance des parcours et des façons de s'approprier la langue. Un seul exemple : il n'est pas rare, lors d'une séquence en UPE2A d'analyser un sujet de devoir. Il faut alors souvent près d'une heure pour décortiquer, exposer et expliciter les consignes d'une poignée d'exercices... ce regard renouvelé sur les implicites disciplinaires est précieux pour aborder à son tour la formulation de consignes accessibles à toutes et tous.

Épilogue

Les récentes diatribes contre la réforme du collège ou les débats de « l'après-Charlie » ont réactivé, chez les polémistes les plus conservateurs, le fantasme du retour des « barbares ». « Nouveaux arrivants » est ainsi devenu un élément de langage pour stigmatiser une partie du public scolaire.

Insidieusement calqué sur le concept de « primo-arrivant », il a irradié le discours décliniste sur l'école. Ces « nouveaux arrivants » – dans l'esprit peut-être du complot du grand remplacement - empêchant les autres (sous-entendu ceux qui sont « de souche »?) de réussir au collège. Sur le terrain, dans notre quotidien, ce sont peut-être les véritables « primo-arrivants » qui nous aideront, par les questionnements dont ils sont porteurs, à renouveler l'enseignement de la langue de « Racine » (1).

1. Référence au lancement par le Front National du Collectif Racine, regroupement d'enseignants ultra-réactionnaires œuvrant à développer les idées de l'extrême droite dans le monde enseignant. Voir une analyse de ce collectif sur le blog l'école des réac-publicains www.questionsdeclasses.org/reac

Grégory Chambat, enseignant en UPE2A au collège de la Vaucouleurs (Mantes-la-Ville), membre du collectif d'animation du site Questions de classe(s) et de sa revue *N'Autre école*. Dernier ouvrage paru *L'école des barricades, 25 textes pour une autre école*, éditions Libertalia, 2014.